

## Aspects de Tagore

Fernand Ouellette

Volume 3, numéro 1 (13), janvier–février 1961

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59802ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Ouellette, F. (1961). Aspects de Tagore. *Liberté*, 3(1), 401–405.

# Aspects de Tagore

FERNAND OUELLETTE

A la pointe de l'Himalaya le ciel et la terre se synchronisent. Ample la plaine s'élargit en abîme de feuilles et de lianes où vastes et sombres les fleuves s'enfoncent. Du mur de verdure les bêtes tantôt surgissent menaçantes, tantôt s'évanouissent aux grottes comme des ombres. Nul continent n'est plus chargé de couleurs et de lignes brisées. Vers l'océan il s'avance avec ses molécules lumineuses, ses gémissements, ses cris bizarres, ses battements d'ailes, ses clairières traversées de pas effrayés et ses jaunes vagues mouvantes.

Insaisissables les temples en verticale s'élancent dans la brousse, aux flancs des collines comme de hauts miroirs de pierre reflétant l'immense chaos des dieux et des choses. Dans l'intimité de la végétation, c'est une grande invasion d'instincts qui montent de palier en palier pétrissant plus de formes. Et dansent ces murs dans la chaleur des couples enlacés, dans la frayeur des démons décharnés. Leurs pilastres se taisent noirs au bord des seins gonflés, et des ombres frémissantes sur les hanches des androgynes. Impassibles les gardes veillent aux piliers des porches. Et lent le jour se noie dans la présence universelle et confuse de l'Inde.

Depuis les hymnes védiques, la littérature indienne nourrit les temples et se nourrit de leur frénésie. Jusqu'au XIX<sup>ème</sup> siècle, la plupart des oeuvres sont versifiées. C'est un luxe que devait se permettre le peuple des dieux. Ce phénomène de versification s'explique d'une part par la nécessité d'une transmission orale, et d'autre part par le désir spontané de magnifier le religieux. La persistance de ce moyen mnémonique au détriment de la prose semble un fait très normal si l'on considère la multitude des analphabètes et la fréquence des rites religieux.

Une longue tradition poétique prépara Tagore. De plus, il eut le privilège de naître au Bengale, à Calcutta. C'était le point de contact de deux civilisations, la ville où s'organisaient systématiquement les rapports entre l'Anglais et l'Indien; c'était le canal des idées modernes de la littérature anglaise. C'est en Bengali que les penseurs de l'Inde contemporaine se sont exprimés. Cette langue indo-aryenne, l'une des dix grandes de l'Inde, est riche d'une littérature qui remonte au XV<sup>e</sup> siècle. Ainsi Tagore pouvait

incarner dans sa personne cet être universel où l'apport de l'Occident serait manifeste. Au même moment, en France, un Romain Rolland partait à la rencontre de Tagore.

\*  
\* \*

C'est un monologue d'Hamlet récité par son cousin qui lui révéla la structure et la logique du vers. Il avait huit ans. Dès lors, dans le secret, naissaient ses premiers poèmes. Livré à la tyrannie des domestiques, prisonnier d'un cercle imaginaire qu'il ne devait pas franchir sans craindre le châtement, le jeune Tagore était soulevé par le mystère et l'invisible qu'il sentait au-delà des fenêtres. Toujours il conservera cette innocence et cette profondeur de l'enfant qui sait le mystère dans les moindres objets, toujours il nourrira le merveilleux d'une imagination qui lui permet de fuir la domination des grandes personnes.

*“Sur les rivages de mondes sans fin des enfants s'assemblent. La tempête rôde dans le ciel sans route, des vaisseaux sombrent dans les eaux sans traces, la mort se promène et les enfants jouent. Sur les rivages de mondes sans fin est le grand rendez-vous de l'enfance”.*

A seize ans, Tagore était ce que nous appelons un poète engagé. Il collaborait à la revue nationale *Bharati* que son frère avait fondée. La prose bengalie venait à peine de s'affirmer. C'était en quelque sorte une victoire de la prose plus accessible à la masse, sur la tradition littéraire classique. Puis Tagore alla étudier en Angleterre comme tout intellectuel qui avait à coeur la libération de son pays.

Surnommé le Shelley du Bengale, Tagore essayait alors des rythmes inconnus d'une variété et d'une liberté sans précédent. Le poème était une mélodie. Le poème était la réponse de l'âme à l'appel de l'univers. Qu'importe pour le poète que son chant ait un sens ou non, pour lui le poème ne s'explique pas plus que le cri du nouveau-né. A vingt-deux ans il se marie. Et dans le première poème qu'il écrit, il fusionne l'amour et la mort. *“Ce soir ma jeune épouse et moi, nous allons jouer le jeu de la mort”*, dit-il.

Tagore n'a peut-être écrit qu'un chant qui soit violenté par un tremblement de révolte. Il fait la louange d'un certain nihilisme comme s'il voulait que par le négatif une impression de positif se dégage. Le poème se termine par ces mots: *“J'abandonne mon orgueil de savoir et mon jugement du vrai et du faux. Je me plonge dans l'écume du vin rouge des baies et j'en illumine mon rire. La politesse et la gravité; je les déchire en lambeaux. Je fais le serment sacré d'être indigne, d'être ivrogne et d'aller au diable”*. Ce poème me semble une sorte de témoin de l'influence occidentale sur l'être de Tagore.

\*  
\* \*

Poète, Tagore fut aussi l'un des grands pédagogues de l'Inde moderne. Son université de Santiniketan fut célèbre. Il s'était élevé contre l'éducation occidentale trop impersonnelle, contre ces écoles où le succès consiste à ob-

tenir le maximum de points avec le minimum de savoir. Pour lui un tel procédé, une telle conception cultivaient délibérément la déloyauté, trahissaient la vérité. Il concevait l'école comme une communauté étroite entre maîtres et élèves, loin des villes, dans l'amitié des arbres. Son école devenait un prolongement de sa dévotion envers la nature.

Sur le plan politique, Tagore se sépara de son ami Gandhi à maintes reprises. Tout ce qui était *non* lui était antipathique. Au moment même où le poète insistait en Europe sur la coopération entre les peuples et les races, Gandhi lançait son mouvement de non-violence et de non-coopération. Tagore se crut blessé directement dans son action et sa foi intellectuelle. Car il lui semblait qu'aucune unité ne pouvait être atteinte par la voie de la négation. Rejeter l'Occident lui paraissait une tentative de suicide. Aucun peuple ne se sauverait en fermant ses frontières. Le problème était à l'échelle du monde. Tagore regretta toujours que l'énergie d'amour et de foi de Gandhi fut mise au service de la politique. Il se méfiait de l'esprit parfois archaïsant de Gandhi, lui qui espérait aussi, mais par d'autres moyens, que sa patrie s'affranchisse du fardeau des siècles. En auscultant les deux grandes civilisations, il rêvait que l'Occident par sa maîtrise des lois de la nature, délivrerait l'humanité de l'épaisseur de la matière. Il savait, avant Hiroshima, que l'Occident détruirait le monde s'il ne pouvait pas le recréer dans l'unité. Le parasitisme exercé par l'Europe sur les deux vastes continents d'Afrique et d'Asie ne pouvait indéfiniment se maintenir sans provoquer une atrophie de l'oppressé. Les opprimés trouvent presque toujours dans leur furie contenue un soutien redoutable dans la loi universelle de l'équilibre moral. Par contre, en réfléchissant sur l'Inde, il s'élevait contre son système de castes, son idolâtrie, sa peur, son fatalisme. Tagore nous a laissé un texte majeur qui est son diagnostic des maladies de l'Occident et de l'Orient. *"La civilisation de l'Occident, écrivait-il, porte en elle l'esprit de la machine qui doit marcher et à cet aveugle mouvement les vies humaines sont offertes comme combustible, pour entretenir la vapeur. Elle représente l'aspect actif de l'inertie qui a l'apparence de la liberté, mais n'a pas sa vérité, et ainsi donne naissance à l'esclavage, à la fois dans ses limites intérieures et au dehors. La civilisation actuelle de l'Inde ressemble à un moule compresseur, elle comprime l'être vivant dans un cadre de règlements rigides et, par sa répression de la liberté individuelle, elle ne fait que rendre les hommes une proie plus facile à la soumission de tous genres et tous degrés."*

\*  
\* \*

La pensée et la vision poétique de Tagore sont pénétrées d'une vérité chère à la tradition hindoue: le mystère d'unité latent en chaque homme. Par cette unité, l'homme dépasse le monde phénoménal. En fait, pour l'hindou, il n'y a pas de conflit entre l'individuel et l'universel. Si l'homme peut utiliser les forces naturelles du monde c'est parce qu'ils est en harmonie avec l'âme du monde. Ainsi pour Tagore, tout poète se doit d'extraire l'individuel des faits, pour lui donner l'infini de l'universel. La notion de tragé-

die, essentielle en Occident, est inconcevable en Orient. L'impasse, la situation limite, le mur, l'absurde, le désespoir et la mort sont neutralisés par une force contraire. C'est pourquoi les poèmes de Tagore sont façonnés par une joie, une innocence et une lumière qui, selon notre métaphysique, peuvent nous apparaître plus ou moins artificielles. De l'amour charnel à Dieu, tout est joie.

Pour l'hindou (et c'est l'une des pensées de base de l'hindouisme) la présence de l'univers résulte de la manifestation de l'Un sous les apparences de multiple. Celui qui n'a conscience que de ce *divers* ne pourra jamais atteindre la vérité. Une telle pensée est aux antipodes de la passion du singulier qu'avait, par exemple, un poète comme Segalen. Pour Tagore, la création du monde est une séparation volontaire de Dieu. Dans cette cosmogonie, le mal existe du fait même de la création puisque tout ce qui est créé est implicitement imparfait. Il s'agit donc de lutter contre cet acte divin de la création le quel dans la pensée de Tagore est pourtant un acte d'amour. C'est l'un des paradoxes de cette logique hindoue qui refuse le principe de non-contradiction même sur le plan de la pensée. En rejetant Mâjâ, principe de l'individualité illusoire, le devoir de l'homme est de s'unir à nouveau par amour à Dieu, à l'Un. La fin du monde sera un retour du multiple à l'Un.

Selon cet idéal, notre compréhension du monde est parfaite lorsqu'elle conçoit toutes choses comme unies par l'esprit. Sans cette interprétation de la vie humaine et de la vie cosmique, la conscience de l'Un serait insupportable. Ce qui fait la supériorité de l'homme sur la nature, c'est son pouvoir d'étendre sa sympathie sur tous les êtres subhumains, et non pas le privilège de s'en exclure. Car le monde subhumain est aussi pour l'hindou un champ de la réincarnation. Voilà pourquoi il conserve un respect si religieux de l'animal, et que les endroits merveilleux de la nature sont transformés en lieux de pèlerinage. Le poète Tagore a su chanter comme nul autre cette douce alliance de l'homme et de la nature en l'Un.

Dans l'Inde, il n'est pas suffisant pour le poète de créer grâce aux ressources de son intelligence et de son expérience de la technique. Il doit inlassablement transcender le poème pour s'identifier avec l'esprit suprême. Ce qui fait le grand poète, c'est une maîtrise de l'expression mise au service d'un message spirituel. Mais ce qui distingue des poètes comme Kabir et Tagore de certains penseurs religieux c'est une plus large indépendance vis-à-vis de l'orthodoxie. Dans l'*Offrande lyrique*, par exemple, Tagore atteint les lieux insaisissables où la poésie se dépouille pour ne nous communiquer que la vibration dense de l'homme qui approche son Dieu. Alors l'ego apparaît de plus en plus irréel. Son immortalité n'est possible qu'en autant qu'il devient une forme de la joie divine. Pour le mystique qu'était Tagore, l'amour est donc la perfection de la conscience, l'ultime signification de tout ce qui nous entoure. Et la réalité d'un homme ne peut se mesurer que par l'ampleur de sa conscience. Voilà pourquoi il est si important de connaître son âme autrement que dans le *moi*, afin de réaliser sa délivrance finale.

Bien qu'on la ressent parfois dans notre vie, la joie n'est pas pour nous, occidentaux, une présence familière. Nous avons l'angoisse dans la chair et dans l'esprit. Mais chez Tagore nous voyons un type d'homme qui s'épanouit, qui se détache de l'humus pour atteindre à la sérénité. La joie, beaucoup plus que la douleur, est pour lui à l'origine de toute création. Le mouvement même n'est possible que dans un espace saturé de joie. Et celle-ci est partout dans le moindre grain de soleil sur l'eau et le moindre reflet de lune sur les plumes de l'oiseau qui dort. Elle apparaît partout, si étonnamment superflue, si inutile. La connaître c'est devenir le monde, et le monde devient l'Amant.

Pour un être si profondément lié à l'Un et à la joie, il n'y a pas de contradiction essentielle entre la vie et la mort. La mort en aucune façon ne peut creuser un abîme dans la réalité. Dieu est visible aussi bien dans la mort que dans l'immortalité. Cette croyance, si répandue dans l'Inde, entraîne sans doute cette non-résistance à la mort et au mal qui scandalise tant l'occidental. La mort n'a pas ce caractère d'irréversible, d'irréductible, la métempsychose demeurant à jamais possible tant que l'union n'aura pas été parfaite. Tagore chante donc la mort avec une familiarité et une tendresse qui nous frappaient chez François d'Assise. Mais le saint savait l'impossible retour.

\*  
\* \*

Le poète Tagore s'éloigne dans sa recherche poétique de la plupart des poètes occidentaux. Avec beaucoup de sérénité, il s'identifie aux éléments et à son Dieu dans une contemplation joyeuse de l'être. Chez lui, l'égo en soi est irréel, il n'est jamais tendu par le ressort du tragique. Une tension est impossible d'ailleurs. Mais supprimer chez le poète occidental l'énergie tragique de la vie, la tension créatrice, étouffer cette conviction nécessaire que le moi, la personnalité peuvent s'accroître sans limites et le poème ou l'oeuvre d'art disparaîtront. La perception du tragique et de l'égo sont peut-être les deux causes profondes du poème. Sans cette affirmation du moi que l'occidental considère comme l'acte libre par excellence, la vie elle-même ne pourrait plus aimer sa volonté et sa passion. L'union mystique n'est considérée par l'occidental que sous la forme d'une unité entre deux êtres dont l'un aime l'autre sans le pulvériser dans son individualité. Mais si la poésie mystique est rarissime dans notre monde occidental, elle est le terrain naturel d'un Tagore. Et c'est ce qui en définitive éloigne Tagore des poètes occidentaux. C'est par cet aspect profondément oriental de sa nature qu'il nous échappe. Nous ne vivons pas dans le même univers. Nous n'avons pas la même longueur d'onde. Tagore recherche la divinité. Nous avons les yeux tournés vers l'humanité. Tagore trouve dans la matière les signes de l'Un. Nous contemplons la matière pour y déceler des liens avec notre esprit, avec notre chair. Tagore devient un dieu. Nous demeurons des hommes.

*Fernand OUELLETTE*